

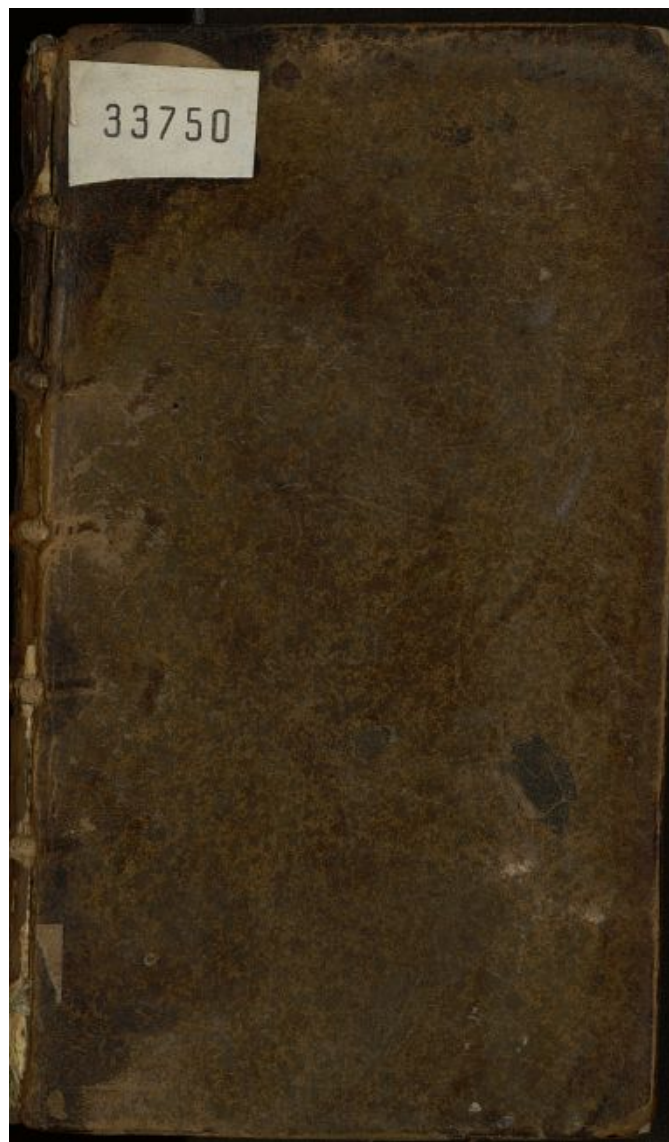
Bibliothèque numérique

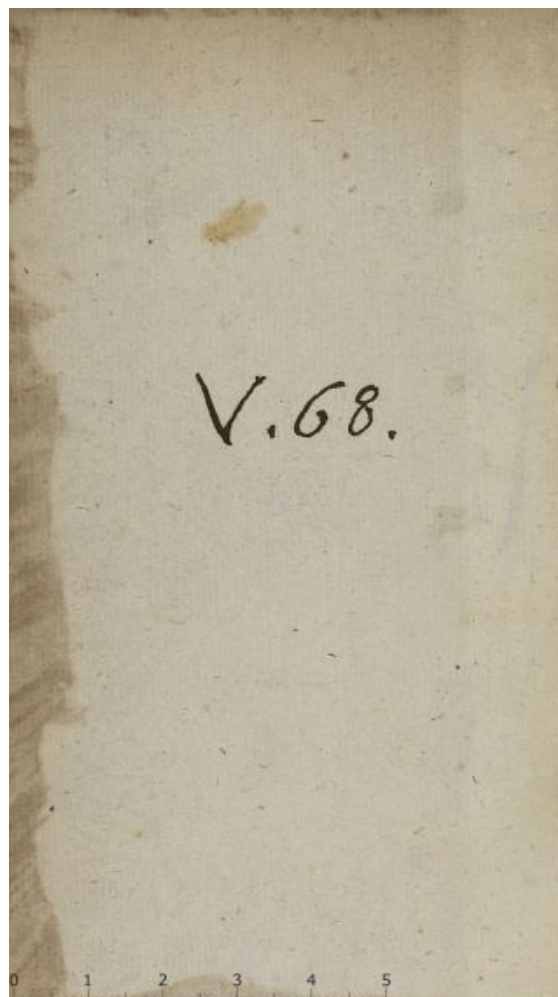
medic@

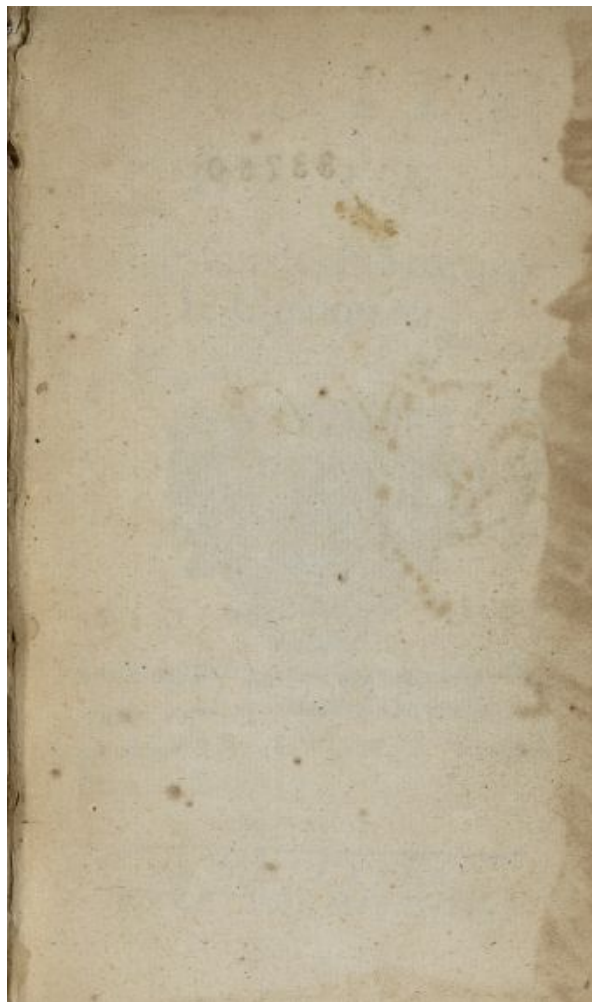
**Monginot, François de. Traité de la
guérison des fièvres par le quinquina**

A Lyon, chez Guillaume Barbier, 1679.

Cote : 33750







7.076

33750

TRAITE DE LA

Guérison des Fièvres par
le Quinquina.

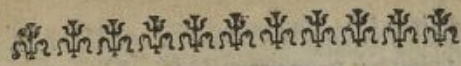


francia
reçue par Jacques Barbiere
Chirurgien Major à l'Hôtel
Militaire de Lyon, le 18 Mars

Chez GUILLAUME BARBIER
rue merciere.

M. D. C. LXXIX.
AVEC PERMISSION.





AVERTISSEMENT.

CE Traitté n'est qu'un abrégé fort succinct d'un Ouvrage plus étendu que l'Auteur à dessein de faire sur la nature des fièvres, & sur les moyens de les guerir; dans lequel il traittera à fonds la matiere. Mais comme ce travail demande beaucoup de loisir & beaucoup de temps, & retarderoit l'avantage que le public peut recevoir de l'exaõte & vraye connoissance du Quinquina, l'Auteur s'est restraints à ce projet-cy, en attendant qu'il puisse executer l'autre dans toute la perfection qu'il luy pourra donner. C'est ce qui l'a empêché de consentir que son nom fût mis à la teste de ce Livre, qu'il ne considere que comme une tres-petite partie d'un autre, qui luy se-

ã

roit plus d'honneur, de laquelle tou-
tesfois il peut revenir tant d'utilité,
qu'il auroit failly s'il avoit différé
davantage le don qu'il en fait pre-
sentement.

P E R M I S S I O N.

SUR la requisition de sieur GU I L-
LAUME BARBIER, à ce qu'il
luy soit permis de faire imprimer un
petit Traité, environ de trois feuilles, in-
titulé *De la guérison des fièvres par le*
Quinquina.

Je consens pour le Roy, à la permis-
sion requise, A Lyon le 17. Octobre
1679.

VAGINAY.

SOit fait suivant les Conclusions du
Procureur du Roy, les an & jour sus-
dits.

D V L I E V.



TRAITE' DE LA Guérison des Fièvres par le Quinquina.

IL seroit à souhaitter que ceux qui font profession de la medecine, se fussent proposé la même fin qu'avoit le plus grand homme de cet art, qui s'appliquoit autant à perfectionner les choses déjà trouvées, qu'à faire de nouvelles découvertes. Si on avoit suivi cette maxime, il y a long-temps que l'on connoîtroit le veritable prix du Quinquina, & l'on seroit persuadé que

A

c'est jusqu'à présent le remède le plus sur, & le plus universel, que l'on ait reçu de la nature pour la guérison des fièvres.

Cependant soit par prévention contre les choses nouvelles, & par le peu de soin qu'on apporte à les examiner ; ou soit par la repugnance qu'on a naturellement contre les remèdes inconnus, le Quinquina a été assez long-temps comme abandonné, quoy qu'il méritât une meilleure destinée.

Mon dessein est donc de faire connaître ses diverses préparations, d'expliquer autant qu'il me sera possible, ses vertus & son action, de donner la manière de s'en servir, & de répondre aux objections que l'on pourroit faire contre son usage.

Mais avant que de donner la préparation de ce remède. Il ne sera pas hors de propos de dire quel a été le sort du Quinquina depuis trente ans qu'il est con-

na dans l'Europe. On a sçeu d'abord que c'étoit l'escorce d'un arbre qui venoit des Indes Occidentales, nommée par les Indiens China - China, dont est venu le mot de Quinquina. Les Espagnols l'appellent Palo de Calenturas, *le bois des Fièvres*; Ils l'appellent aussi Cascarille, & la divisent en deux fortes. L'une de meilleure nature, appelée Cascarille de Locqua, & l'autre bien moindre en vertu nommée Cascarille-silvestre ou campesche. Elle croit dans la Mexique ou nouvelle Espagne, quoy que plusieurs ayent cru quelle venoit du Perou.

Quelques autres en ont donné la description & la figure, & ont dit quelque chose de ses qualitez. On a sçeu aussi dès lors par les expériences faites sur les fièvres quartes, & ensuite sur les autres fièvres intermittentes, qu'en donnant le Quinquina en substance

dans du vin, une fois ou deux à l'entrée de l'accez, il guériffoit souvent ces fièvres ; Mais aussi qu'elles étoient sujettes au retour. Vn Medecin de Bruxelles écrivit à peu près dans le même temps contre l'usage de ce remede, & ce qui devoit faire le sujet de son admiration fut celui de sa critique. Ses raisons n'étoient pas assez fortes pour demeurer sans responce. Vn Auteur dont on ne sçait pas le nom en fit une. Mais peu d'années apres, un habile Medecin de Louvain écrivit sur cette matiere un livre, dans lequel il traite des vertus & des proprietéz du Quinquina, autant que ses experiences qui étoient en petit nombre, luy en avoient donné de lumiere. Il répond sçavamment aux objections qu'on faisoit contre son usage ; il en donne mêmes de bonnes préparations.

Depuis & pendant près de vingt-

ans, le Quinquina a eu ses approbateurs & ses ennemis, selon que chacun en a sçu faire un bon ou un mauvais usage, sans qu'on ait changé beaucoup à sa préparation, non plus qu'à la maniere de le donner. Peut-être que pendant ce temps-là, les habiles gens, à qui seuls il appartenait de s'en servir, n'y ont pas apporté assez d'application, peut-être qu'ils en ont esté détournés par ceux qui ont voulu décrier ce remède, peut-être aussi l'ont-ils négligé par ignorance: ou enfin par des raisons qui nous sont inconnues.

Il y a quelques années, qu'on s'est appliqué d'avantage à faire valoir le Quinquina, en changeant quelque chose à sa premiere préparation, ou à la maniere de le donner. Quelques-uns l'ont fait prendre en forme solide. D'autres ont jugé plus à propos de le donner en liqueur. Quelques autres au lieu de

le donner à l'entrée des accès ont pris le temps de l'intermission , & enfin on l'a donné à plusieurs reprises, & pendant un temps plus ou moins long. Vn sçavant Medecin de Londres dans un traité qu'il a fait des maladies aiguës allegue de tres-bonnes raisons de cette methode. Il la prefere dans la pratique à toutes les autres, quoy qu'avec un peu trop de reserve , pour n'avoir pas poussé ses experiences aussi loin qu'elles pouvoient aller. D'autres enfin ont fait un secret de ce remede , & n'ont pas laissé en même temps d'imiter cette maniere de le donner, ce qu'ils ont fait avec bien moins de circonspection que de hardiesse , & peut-être cette hardiesse n'a-t'elle pas esté inutile à soutenir leur reputation ; Mais il faut pourtant convenir que cette methode à plus de succez que les autres, quand on observe toutes les regles dont je parleray dans la suite.

Voilà en quels termes les choses ont esté jusqu'à présent. Cependant il est indubitable que si dès les premières expériences on eût porté ses reflexions plus loin qu'on n'a fait, on auroit mieux profité de ces coups d'essay, pour en tirer dans la suite tous les avantages qui s'en devoient raisonnablement attendre.

La première reflexion qu'on devoit faire étoit sur la manière de donner le Quinquina. Car il est assez étrange que pendant tant de temps, on se doit contenté de detremper deux gros de cette poudre dans du vin, sans s'imaginer qu'elle pourroit être un trop grand poids à l'estomach, ou boucher les conduits, & servir de matiere aux obstructions. Cette seule raison suffisoit pour en changer la methode.

La seconde & la plus forte reflexion devoit être sur le temps où le remede se doit donner. Il étoit de

grande consequence d'examiner s'il ne seroit pas plus avantageux de le donner hors des accez, & en le donnant hors des accez, s'il ne seroit pas encore plus avantageux de le donner plus souvent, & à plusieurs reprises, pour guerir plus seurement & empescher les retours des fièvres.

Il falloit enfin faire reflexion sur une maniere de guerir si surprenante, en chercher les raisons, & en tirer de solides consequences, pour ne pas renfermer l'action & la vertu de ce remede dans des bornes si étroites que celles qu'on vouloit alors luy prescrire.

~~~~~

### *DE LA PRE'PARATION du Remede.*

**I**L faut remarquer en premier lieu avant que de donner la pré-

paration du remede, qu'il n'y en a point dans la medecine qui se puisse preparer en plus de manieres que le Quinquina sans rien perdre de sa vertu. Je ne prétends donc pas en donner une préparation qui excluë les autres; chacun se peut tenir à celles dont il aura fait un meilleur usage, & je ne donne pas tant les miennes pour des regles qu'on doit suivre que pour des exemples. Je pretends seulement empescher par-là le public d'être abusé par ceux qui font des mysteres de tous les remedes qu'ils donnent, en luy faisant voir que de quelques déguisemens dont on se serve pour faire un secret de celui-cy, le Quinquina est la principale chose, pour ne pas dire l'unique à laquelle est deüe la guerison des fièvres, & que tout ce qu'on peut luy ajoûter, ne sert tout au plus qu'à l'aider dans son action.

La seconde chose à observer re-

garde la feureté de la guérison ; pour cela il faut ſçavoir que de quelque façon qu'on prepare le Quinquina, on en doit faire prendre une certaine quantité, qui puiſſe guerir parfaitement & ſans retour. Cela ne peut pas ſe déterminer précifément pour toutes ſortes de fièvres & de maladies indifféremment. Cependant pour ſ'en former une regle generale, autant qu'il eſt poſſible de le faire, il ſuffit de dire, que de quelque préparation qu'on ſe ſerve, il faut employer pour la guérison de chaque perſonne une once & plus de Quinquina, & qu'on peut augmenter ou diminuer cette quantité, ſuivant les différentes occaſions. Peut être y en aura-t'il d'aſſez heureux pour être guéris avec une moindre quantité ; mais comme je n'ay point d'autre veüe que de propoſer ce qu'il y a de meilleur & de plus certain, je ne conſulte que la raiſon



& l'expérience qui feront voir, que n'y ayant aucun risque dans l'usage de ce remede , il vaut toujours mieux en prendre plus que moins pour s'assurer d'une guérison parfaite.

Ce qu'il y a principalement à observer, est de ne rien ajouter aux préparations du Quinquina , qui puisse empêcher ou retarder son action. C'est pour cela qu'il faut en bien connoître les qualitez pour ne luy rien joindre qui leur soit contraire. Les déguisemens qu'y apporteroient ceux qui pour leur utilité en voudroient faire un secret, & qui d'ailleurs n'auroient pas une parfaite connoissance du remede, non plus que du sujet sur lequel on doit l'appliquer, ces déguisemens, dis je, & ces mélanges, pourroient nuire extrêmement aux malades. C'est encore un avis qu'il faut donner au public, afin qu'il évite cet abus, & qu'il s'en rapporte à ceux

qui agiront avec connoissance & de bonne foy. Je viens à la préparation.

On peut donner le Quinquina en forme solide, ou en liqueur. En forme solide ; comme en bol ou en extrait. Pour le donner en bol, il faut le mettre en poudre tres-subtile, & le mêler avec quelque sirop ou quelque conserve convenable, cōme celle d'œillets rouges, ou de fleurs de soucy, ou avec quelque extrait comme celui de graine de genièvre. Pour le donner en extrait, on en tire la teinture avec l'esprit de vin bien rectifié, ou simple ou composé, & on la réduit en une consistance de miel, suivant la methode des bons artistes.

Si on le veut donner en liqueur, ce sera en teinture ou en infusion. En teinture, telle que celle qui sert à faire l'extrait ; & si on veut avoir cette teinture plus forte, & la donner en moindre quantité, on retirera

tirera par la distillation une partie de l'esprit de vin, qui aura servi à faire cette teinture, laquelle se donnera dans quelque liqueur convenable.

Si on le donne en infusion, il la faut faire avec le vin, ou avec quelque autre liqueur. Voicy l'exemple d'une infusion faite avec le vin. Il faut prendre quatre pintes de vin blanc ou de vin rouge, celui des deux qui aura moins de vert, & qui aura plus de delicateste que de force: on y mettra pour les quatre pintes une once & demie ou environ de Quinquina mis en poudre assez subtile, demy poignée de fleurs de petite Centaurée, demy once du sel de la même plante, deux gros de bon tartre blanc, ou au lieu de ces deux sels deux ou trois gros de sel ammoniac bien pur, demy once de bois de sassafras coupé par petits morceaux, ou deux gros de

B



graine de genièvre, ou l'un & l'autre ensemble. On fera infuser le tout l'espace de vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes, dans un vaisseau bien bouché : en suite on passera l'infusion pour s'en servir.

Si on veut que l'infusion soit faite avec quelque autre liqueur, la préparation qui suit pourra aussi servir d'exemple, pour les occasions dans lesquelles on jugera à propos de la préférer à la précédente.

On prendra deux pintes des eaux qui sont en usage pour les fièvres, comme de celles de fenouil, de persil, de petite centaurée, ou de quelqu'autre qui soit un peu spiritueuse : on les aiguifera d'une cueillerée d'esprit de vin pour chaque pinte, ou de la teinture même du Quinquina : Il faut y mettre une once & demie de Quinquina en poudre assez sub-

tile, deux pincées de fleurs de petite centaurée, trois gros de son sel. On mettra le tout sur un bain de sable, dans un vaisseau de rencontre bien bouché, & à petit feu, pendant vingt-quatre heures; on en tirera la teinture à laquelle on joindra celle de huit à dix grains de laudanum faite avec les eaux distillées & l'esprit de vin.

Mais si avec l'utilité on veut chercher aussi ce qu'il y a de plus facile & de moins desagréable, on trouvera dans les préparations suivantes tout ce qu'on peut souhaiter là dessus. Au moins par ces manieres, il n'y aura pas d'Apotiquaire qui ne puisse avoir du remede toujours prest à donner suivant les ordres des Medecins.

On mettra dans un tonneau plein de vin, du Quinquina mis en poudre; dont la quantité, sur autant de pintes de vin, sera de trois gros à demy-once, selon que l'on vou-

dra avoir la boisson plus ou moins forte, de la petite centaurée, du bois de saffras, ou des grains de genièvre, du sel Ammoniac; le tout à proportion des pintes de vin que tiendra le tonneau; en observant pour cela les mêmes dozes qui ont esté données dans l'infusion cy-dessus. On remuera le tonneau plusieurs fois pendant quelques jours, en le roulant d'un côté & d'autre pour faire un parfait mélange de tout, & y exciter une fermentation, qui quoy que legere ne sera pas inutile: puis on le laissera reposer & éclaircir.

Cette autre preparation sera semblable à la précédente; excepté qu'elle se fera dans le temps des vendanges, meslant les mêmes choses avec le vin lors qu'on le fait cuver: & afin que rien ne se perde de sa vertu, il faut faire cuver le vin avec le Quinquina & ce qui y est adjouté dans le même

tonneau où on veut conserver le remede. On remuera souvent, ou on roulera le tonneau de fois à autres autant de temps que le vin demeurera à cuver : puis on laissera éclaircir le tout.

Ceux qui sçavent les effets de la fermentation connoîtront bien l'utilité de celle-cy, puis qu'elle servira à detacher les parties les plus subtiles & les plus actives d'avec les plus grossieres, & les plus materielles, tant du vin, que du remede. Ainsi sa vertu & son action en sera plus forte, sans qu'il soit besoin, dy ajoûter aucuns sels, comme aux autres preparations, ny d'autres agens, que ceux qui sont dans le vin ; qui feront en même temps la fermentation du vin & du remede, & serviront à augmenter son activité & sa pénétration.

On peut faire aussi l'infusion avec des liqueurs moins spiritueu-



ses que le vin, comme la ptisanne commune, l'eau la biere, &c. pourveu qu'on y mette un peu plus de Quinquina, & quelques sels aperitifs ou autre chose qui aide à la liqueur à se bien charger de la teinture, & que le vaisseau soit bien bouché.

Ce sont les préparations dont je me suis servi tres-heureusement selon les sujets. Je préfere pourtant celle du vin, & n'avance rien qui ne soit fondé sur un grand nombre d'experiences.

## DE L'ACTION du Remede.

ON ne doit pas s'attendre que j'explique à fonds & sans laisser de difficultez, la maniere dont agit le Quinquina. La nature nous l'a cachée, de même qu'elle a fait celle de plusieurs autres de ses productions. Je me contenteray de donner mes conjectures le

mieux qu'il me sera possible. Mais avant cela, il est nécessaire de donner une idée générale, du sujet sur lequel il agit. Il faut donc se représenter que la fièvre est un bouillonnement ou une fermentation extraordinaire excitée dans la masse du sang; Que cette fermentation contre nature altere ce sang, en trouble le mouvement, & pervertit l'économie de tout le corps; Que le principe ou la cause immédiate de cette fermentation est un mauvais levain qui tient de l'aigre ou de l'acre & qui infecte & agite les humeurs de différente manière, d'où naît la différence des fièvres, & la division qu'on en peut faire en intermittentes en continues & en accidentelles ou symptomatiques.

Dans les fièvres intermittentes ce levain vient souvent de quelque portion d'un mauvais chyle ou des alimens que nous avons

pris, dont le premier degré de corruption est de contracter une aigreur fermentante qui excite la fièvre. Ces sucs étrangers ne pouvant avoir de liaison avec le reste de la masse du sang, y causent du bouillonnement & du trouble, jusqu'à ce qu'ils soient, ou changez, ou separez des autres humeurs.

Dans les fièvres continuës ce même ferment acide s'engendre des mêmes alimens, ou bien des humeurs qui roulent aussi dans le sang : il y augmente son acreté par ces mélange, & à mesure qu'il circule avec la masse du sang, il y cause cette violente effervescence qui fait la continuité & la grandeur de la fièvre, en mettant le desordre & la desunion dans toutes les parties du sang, dont les plus spiritueuses se détachant des plus grossieres, se mettent dans un mouvement & dans un degré d'exaltation entierement contre



nature, ce qui ne cesse que lors que ces esprits impetueux sont parfaitement calmez ou dissipez de quelque maniere que ce puisse estre.

Enfin dans les fièvres accidentelles, sous lesquelles il faut comprendre les fièvres lentes, ou les fièvres d'obstruction, celles qui surviennent par des fluxions ou par des dépôts d'humeurs sur quelque partie, les fièvres malignes qui enferment la rougeole, la petite verole, le pourpre &c. Dans toutes ces fièvres dis-je qui ne proviennent que de la coagulation de quelques parties du sang, & de la trop grande fluidité des autres, comme on le pourroit montrer en détail; ce même ferment en est la cause, en separant les parties les plus tennues & les plus subtiles de la masse du sang, d'avec les plus grossieres & les plus épaisses. Ces particules ainsi

desunies par l'acreté ou l'acidité de ce ferment s'entre choquent & se combattent. Les unes se figent, se coagulent, demeurent sans mouvement, & croupissent dans quelques endroits du corps; & les autres se mettent en plus grande agitation, & roulent avec plus de précipitation dans les vaisseaux. Ainsi la circulation naturelle & le mouvement égal du sang est interrompu & troublé, & cette interruption ne cesse que par la réunion & le calme de ce qui y peut retourner, ou par la dissipation de ce qui ne peut changer de nature, & sur tout par la destruction de ce ferment comme de la cause de tout le desordre des parties du sang & de l'irregularité de ses mouvements.

Ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide, comme de la principale cause de toutes les fièvres se pourroit prouver par les

effets, c'est à dire, par tous les accidens qui arrivent aux fièvres. C'est sans doute ce levain qui à l'entrée des intermittentes y cause le froid, les frissons, les lassitudes douloureuses, les difficultez de respirer, soit en irritant & picquant par son acreté toutes les parties sensibles, soit en retardant la circulation du sang, par le resserrement de ses parties, & la constriction des vaisseaux & des parties membraneuses, ce qui est le propre de l'acide ou de l'acre. L'ardeur, l'excez de la soif, les douleurs de teste, les inquietudes, les agitations, les mouvements convulsifs même viennent de l'acrimonie & d'une plus violente action de ce levain sur les humeurs; ce qui y cause un plus grand combat, une plus forte effervescence & un mouvement circulaire plus prompt. Cela dure jusqu'à ce que le levain s'en aille par les sueurs ou s'exhale

par la transpiration. Ainsi la fièvre cesse, parce que la cause en est dissipée.

C'est par cette raison que les sueurs qui sentent l'aigre, ou qui sont accompagnées de rougeurs & de cuisson à la peau sont plus critiques que les autres, & marquent que cet aigre ou cet acide est emporté pour ne plus produire de nouvelles fermentations : ces pustules même qui paroissent aux lèvres & aux autres parties du visage, sont des indices de la sortie de ce levain, & quelque petites qu'elles soient n'en sont pas moins des marques presque indubitables de la décharge qui s'en est faite par toute l'habitude du corps.

On pourroit encore tirer des preuves de la même chose dans les fièvres accidentelles ; les obstructions, les dépôts d'humeurs, les marques de malignité qui paroissent sur la peau dans la petite verole



verole rougeole, pourpre, &c. ne peuvent être que des effets de cet aigre qui coagule les humeurs, en interrompt le mouvement & les arrête dans les lieux où elles ne devroient pas s'arrêter.

Si ces preuves ne nous menoient pas trop loin, nous ferions voir aisément qu'on ne peut attribuer aucun de ces effets à une autre cause qu'à celle-là, du moins on ne le peut faire sans que ce levain y ait la meilleure part, ou sans qu'il l'emporte sur les autres causes par sa force, & par la vigueur de son action, s'il ne le fait par sa quantité; je n'en excepte pas la bile, qu'on accuse presque toujours de tous les desordres, & de tous les accidens des fièvres. Elle domine souvent sur les autres humeurs, sans produire aucun mouvement de fièvre, comme cela se void en plusieurs maladies, par exemple dans la jaunisse, ou cer-

te bile communique sa teinture, dans un souverain degré, au sang & à toutes les parties du corps, sans que la fièvre s'y joigne toujours, ou qu'elle y soit considérable; ce qui feroit croire, pour le dire en passant, que cette bile feroit moins la cause que l'effet de cette fermentation, ou que du moins elle ne la peut produire sans le mélange de ce ferment, tel que je le viens de dire.

Après avoir raisonné sur les effets de ce levain, si on vouloit l'examiner en luy même, en faisant l'anatomie du sang, pour voir si effectivement il y doit dominer au temps de la fièvre on trouveroit peut-être dans cet examen la même chose qu'un Medecin de Dannemarc tres-sçavant & tres-curieux a remarqué dans la distillation qu'il a faite du sang de quelques febricitans, qu'il s'y rencontre moins de sel Volatil, que dans celui des personnes saines,

dont on pourroit inferer qu'il y auroit alors plus de parties acides & acres, qui prennent la place des parties Volatiles & spiritueuses : De même qu'il arrive aux vins qui se tournent en vinaigre ; ce qui se fait tant dans le vin que dans le sang, par la dissipation des esprits, & par l'augmentation ou la multiplication de leurs parties acides, dont la maniere est aisée à concevoir, à ceux qui ont les veritables principes de la chymie.

Après ce que j'ay dit, on pourra plus aisément comprendre de qu'elle maniere ce remede agit sur la cause des fièvres ; si on suppose encore ce qui est vray, qu'il est composé de parties subtiles piquantes & amères, jointes à quelque aprêté legerement astringente. L'amertume combat & mortifie le levain des fièvres (comme on void en plusieurs exemples que l'a-



cide & l'Amer ne peuvent se joindre sans changer tous deux de nature) & empêche ou détruit la coagulation des humeurs. L'apreté & la légère astringtion, calme & dompte leur bouillonnement & leur agitation, en fortifiant en même temps les parties où le levain des fièvres avoit fait quelque impression.

Sur ces principes on peut dire que dans toutes les fièvres indifféremment ce remède peut combattre mortifier & resoudre ce mauvais levain, qu'il l'altère & qu'il le change, ou qu'il aide la nature à le chasser hors du corps, par quelque voye ou sensible ou insensible. On peut étendre son action à la fièvre continuë aussi bien qu'à l'intermittente, ce levain étant comme j'ay dit presque de même nature dans les unes que dans les autres, & ne différant que de quelques degrez de fermentation & d'activité, en sorte que les divers foyers où on pretend que les

fièvres s'allument, ou les différents sieges qu'elles occupent, n'empeschent pas que le remede ne porte sa vertu par tout & ne dompte ce levain, quelque difficile qu'il soit à détruire. C'est ce qu'il seroit aisé d'appliquer en détail à toutes les fièvres, puis que c'est toujours le même levain acide ou acre, qui les cause, comme je l'ay prouvé par ses effets : mais chacun peut faire cette application sans qu'il soit besoin de m'étendre davantage la dessus.

Au reste, ce que je viens de dire de la vertu du remede, n'est pas seulement veritable à l'égard du Quinquina, qui en est le principal sujet ; on le peut aussi dire de la petite centauree qui y est ajoutée : elle est amere, aperitive, deterfive, & legerement astringente, de sorte que possédant des qualitez approchantes de celles du Quinquina, elle doit du

moins l'aider dans son action. En effet, l'expérience a appris que quand ces deux remede sont joints ensemble, on est encore plus assuré de la guérison : on a même vu plusieurs fois la simple decoction de la petite centaurée guérir des fièvres assez opiniâtres. l'ajoute le sel de la même plante, & le tartre blanc, qui étant mélez ensemble changent tous deux de nature, & se fortifient l'un l'autre dans leurs actions ( comme il arrive à ces deux natures de sel nommez acides & alkali ) pour porter par toutes les parties leurs facultez aperitives & deterfives, aussi bien que celles des autres remedes, & entraînent avec eux la matiere du levain des fièvres.

Ce que je dis de ces deux fels se peut dire aussi du sel ammoniac qu'on peut leur substituer, & qui est un composé de sel acide & de sel alkali, comme chacun le

fçait. Le saffafras & les grains de genievre y sont encore ajoutez pour donner vigueur à l'estomach, qui est souvent le siege des plus fascheux accidents de la fièvre.

On se sert du vin comme d'une liqueur propre a tirer la vertu des remedes , & à la porter dans les lieux où elle doit agir. Il n'importe pas de quelle couleur il soit, pourveu qu'il n'ait pas de vert ou d'aigreur , comme j'ay dit , ce qui feroit contraire à son action.

Il faut aussi donner la raison pour laquelle j'ay ajouté le Laudanum à une des préparations de ce remede. Il aide à calmer insensiblement l'impetuosité des esprits , & fait transpirer la matiere du levain , comme par son amertume & son aspreté il aide au Quinquina à le combattre. Et c'est sans doute pour le dire en passant par la connoissance de la vertu des Narcotiques qu'Hippocrate s'en



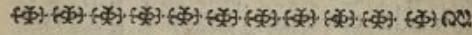
est servy pour la guérison des fièvres intermittentes , & que de grands praticiens se servent du Laudanum pour le même sujet, le donnant dans ces fièvres un peu auparavant l'accez , & dans les continuës au temps du plus grand relâche : jusque-là que des Auteurs qui ont écrit des livres entiers des Vertus de l'Opium , & de ses usages, assurent que par des remèdes où il entre comme le principal agent , ils ont guéri un tres-grand nombre de fièvres. Mais comme il n'est pas d'une absolüe nécessité de joindre ce remède au Quinquina ; je n'en propose qu'un exemple dans les préparations : chacun en usera de la manière qu'il le jugera à propos , donnant en cela davantage à ses propres expériences qu'à celles des autres. je puis seulement assurer que dans une aussi petite dose que je l'ajoute, il ne peut pas produire au-



cun fâcheux accident de tous ceux que les Medecins ont sujet de craindre , quand on ne le donne pas de la maniere dont il doit être donné , & qu'au contraire il y a des occasions où il est tres - utile de l'ajouter au remede comme je le diray , en parlant de l'usage du Quinquina.

Voilà ce que j'avois à dire sur les vertus & sur l'action du Quinquina, si on m'objecte qu'il y a d'autres remedes dans la nature qui possèdent en apparence les mêmes qualitez , & qui pourtant ne produisent pas les mêmes effets , je répondray de bonne foy , qu'il y a quelque chose de particulier dans l'assemblage des qualitez de ce remede , qui luy donne le pouvoir singulier de détruire la fermentation des fièvres ; que cet assemblage où la contexture de ses parties nous est etierement inconnuë ; & que nous ne connoissons

pas non plus en quoy consiste précisément la fermentation qu'il doit éteindre. Et sur cela on peut conclure que ce remede agit sur cette fermentation par des ressorts qui nous sont cachez, & qui feront toujours le sujet de nôtre admiration.



## L'USAGE DU Remede.

**J**E viens maintenant à l'usage du remede, apres avoir fait quelques observations sur les choses qu'on doit mettre en pratique avant que de s'en servir, & apres s'en être servy.

La premiere observation regarde la saignée. Il est constant qu'en plusieurs occasions on ne peut se dispenser d'y avoir recours avânt que de se servir du remede :

Il faut néanmoins prendre garde que le mauvais usage qu'on en pourroit faire épuiserait les forces, & altereroit les fonctions des parties, ce qui seroit capable d'empêcher ou de retarder l'action du remède, qui ne pourroit dans ce desordre faire aisément une assez forte impression de sa vertu. Aussi est-il vray que des personnes épuisées par les remèdes ordinaires, aussi bien que par la longueur de la maladie, ont eu besoin pour être parfaitement rétablies de se servir plus long-temps de celui-cy. Il faut donc en cette rencontre se laisser conduire par un habile Medecin, qui sçaura user à propos de la saignée, pour vider les vaisseaux lorsqu'ils se trouveront trop pleins, & pour diminuer le trop grand bouillonnement du sang : apres cela il est indubitable qu'on donnera le remède plus seurement, & avec un plus

prompt & un plus heureux succès.

La seconde chose à observer regarde la purgation, laquelle est nécessaire avant que de prendre le Quinquina, lors qu'il y a beaucoup d'impureté dans le bas ventre, & que les premières voyes ne sont pas libres; ce sont des obstacles au remède qui ne doit rien trouver qui l'arrête en son chemin. Cependant il est très-vray qu'il n'est pas nécessaire pour le donner qu'on ait épuisé toutes les mauvaises humeurs, pour ce qu'après avoir fait cesser par le remède leur fermentation & par conséquent la fièvre, les purgatifs emportent sans peine toute la matière qui entretenoit cette fermentation & cette fièvre, de sorte qu'après peu de saignées & peu de purgations, il faut donner le remède, & ensuite se servir des purgatifs de la manière que je le diray dans la suite.

La



La troisieme observation regarde le regime de vivre. Car encore que sans en observer aucun on pût guérir par le moyen de ce remede, c'est un tres-grand abus de mépriser les regles du boire & du manger, en un temps ou la fièvre affoiblit les parties & en trouble les fonctions ; & il ne faut pas s'imaginer que par l'usage de ce remede on se mette au dessus de tous les desordres que le mauvais regime peut causer ; outre cela, le sang étant infecté de méchans sucs que les mauvais alimens y auroient glissez, ne seroit plus si propre à recevoir l'impression du remede qui demande, autant qu'il se peut, un sang plein d'esprits & dégagé de ces impuretez. De plus il est tres-à propos de donner de la nourriture qui ait quelque rapport avec le remede, & qui se joigne à luy pour détruire plus aisément le levain de la fièvre. C'est pourquoy il y a quel-

D



ques fièvres dans lesquelles on peut donner un peu de vin , & retrancher quelque chose des alimens trop rafraichissans , pour se servir de ceux qui par leur chaleur tempérée , & par leur facile distribution, peuvent en quelque sorte aider le remede à dissiper le ferment des fièvres & à empêcher ses mauvais effets. Il faut donc éviter comme contraire au remede tout ce qui se digere & se distribue mal ; & tout ce qui est aigre , ou ce qui se peut aigrir ou corrompre facilement, comme sont les laitages , les ragouts , les légumes , les fruits &c. & en general tout ce qui peut servir à augmenter la matiere du ferment, & à boucher les passages par ou elle doit sortir. En un mot il faut suivre exactement ce que les Medecins doivent prescrire en de pareilles occasions , bien que la bonté & la vertu du medicament permettent quelque fois de passer

par dessus les regles de la medecine.

Enfin la quatrième observation regarde l'usage du remede en general. Pour le donner avec toute l'exactitude possible, on doit avoir égard à la qualité des accez, à leur force plus ou moins grande, aux accidens qui les accompagnent, au temperament, & à la constitution du malade, à l'âge, au sexe, à la saison; & à d'autres choses qui peuvent changer la maniere de le donner, mais qui pourtant n'empeschent pas qu'on ne le donne. Par exemple dans un temperament fort chaud, dans une constitution delicate, à un enfant &c. Il en faut diminüer la dose, en donner moins souvent & plus long-temps; si c'est avec le vin il faut affoiblir par le mélange de quelque liqueur ou de quelques eaux convenables; ce que je diray plus en détail dans la suite; bien que sans ces precau-

D

tions & ces regles, quelque essentielles qu'elles soient, on ne le laisse pas souvent de guerir, comme je l'ay dit en parlant du régime de vivre, & comme l'expérience l'a souvent fait connoître.

Après ces observations generales il faut expliquer de quelle maniere ce remede se peut appliquer à la guérison de toutes les fièvres, & quel en doit être le vray & le legitime usage. Pour le faire avec plus de brieveté, je ne parleray que de la maniere de donner le remede en liqueur, & avec le vin; ce qui se pourra étendre aisément à l'usage de toutes les autres préparations.

Pour commencer par les fièvres intermittentes; ayant supposé que le malade est bien préparé, que la plenitude est ostée par la saignée, les impuretez du bas ventre emportées par la purgation & les voyes ouvertes par quelques autres remedes; & ayant laissé passer

quelques accez pour voir si la fièvre ne pourra pas être guérie par ces remedes generaux , & par la nature même qui est toujours la meilleure voye ; tout cela , dis-je , supposé ; on commencera dans les fièvres tierces à se servir du remede à l'issuë de l'accez , & on le continuera de quatre heures en quatre heures, ou de cinq en cinq, & même plus loin à loin selon la force de l'infusion du remede , ou la longueur de l'intervalle d'un accez à un autre, pourveu que pendant ce temps le malade en puisse prendre la quantité necessaire pour sa guerison. Chaque prise sera de quatre à cinq onces.

Après le retour de l'accez , qui pour la première fois ne laissera pas de revenir, quoy qu'on ait pris le remede , on continuera de la même maniere qu'auparavant , jusqu'au temps de l'autre accez qui ne doit pas revenir , si on a



observé régulièrement tout ce qui est prescrit : & pour empêcher absolument le retour de la fièvre, on continuera le remède pendant huit ou dix jours, deux ou trois prises par jour, le matin, le soir, & en se mettant au lit ; & pendant huit autres jours on n'en prendra qu'une fois par jour, ou le matin ou le soir, pour empêcher le retour. Que si nonobstant toutes ces précautions la fièvre ne laissoit pas de revenir au bout de quelques jours ( ce qui est pourtant fort rare quand on a observé ce que je viens de dire, il faudra recommencer le remède de la maniere qu'on aura fait la premiere fois, & la fièvre ne reviendra plus. Au reste il ne faut pas oublier de dire, que dans les fièvres tierces il n'est pas necessaire d'observer un grand regime de vivre dans l'entre-temps des acces ; sur tout, s'ils sont courts &



moderez ; on peut permettre l'usage des alimens solides , & celui du vin pour les raisons que j'ay dites cy-dessus.

Il n'est pas besoin de donner d'autres regles pour la fièvre double tierce. C'est à la fin d'un accèz qu'il faut commencer à donner le remède , & il faut continuer de la même sorte jusqu'à ce que la fièvre soit guérie , ce qui arrive d'ordinaire au second accèz ou au plus tard au troisième. On doit seulement observer que si les accèz sont fort longs & fort violents, il faut pour la nourriture s'en tenir aux bouillons & aux œufs, au lieu qu'autrement on en pourroit user cōme dans les fièvres tierces.

La fièvre quarte & double quarte ne demandent pas de nouvelles regles. Dans la quarte on à tout le temps nécessaire pour donner le remède , puis qu'on a deux jours entiers pendant lesquels on le don-

ne sans interruption , dans les mêmes distances qu'aux fièvres précédentes , & la fièvre s'éteint de même au second ou troisième accès. l'en dis autant de la double quarte, & j'ajoute que c'est sur tout dans ces fièvres que les alimens les plus rafraichissans & les plus humectans ne sont pas les meilleurs, & qu'au contraire le vin & les viandes plus solides sont plus de saison ; pour ce qu'y ayant plus d'acidité à combattre dans les humeurs, il faut des choses plus spiritueuses & plus solides pour la mortifier & la corriger.

Au reste les principales remarques qu'il y a à faire dans toutes les fièvres intermittentes, sont qu'il faut donner le remède si à propos & avec tant de discernement que rien ne s'oppose à son action, & qu'au contraire tout contribue à la faire réussir. Pour cela il est bon d'attendre que les premiers boüil-

lons de la fermentation soient un peu calmez, sur tout lors que les accès seront longs & violents ; car s'ils étoient mediocres , on pourroit d'abord , pour empêcher les progrès du levain , donner le remède avec un heureux succès , & même sans grande préparation ; & en cette occasion le remède à moins d'obstacles à surmonter , & peut aisément mortifier le levain de la fièvre , & effacer les impressions qu'il aura faites.

En second lieu. Il ne le faut pas donner à l'entrée de l'accès, comme on l'a donné jusqu'à présent , parce que c'est exciter un combat entre le remède & le levain , qui est alors dans la force de son action , & que c'est fatiguer le malade ; au lieu que laissant passer ce mouvement de la fièvre on prend le temps du calme pendant lequel le remède se mêlant avec toute la masse du sang , luy com-

munique sans résistance toute sa teinture & toute sa vertu, & aide insensiblement à la nature à surmonter la cause de la fièvre & à se rendre la maîtresse.

C'est dans la même veüe qu'il faut le donner plutôt en bruvage qu'en forme solide, afin de le faire passer plus aisément par tout; on le donne aussi à plusieurs reprises pour produire peu à peu le même effet, & corriger doucement le vice que les humeurs ont contracté; on le donne même fort à propos deux ou trois heures apres le repas, parce que dans ce temps-là il s'unit avec une partie du chyle, qui par ce moyen entre comme un nouveau baume dans la masse du sang, la corrige, & la renouvelle.

C'est donc par ces manieres de donner ce remede, qu'on s'assure de la guérison, & qu'on en peut aussi prédire le temps, puis que



d'ordinaire la fièvre ne revient pas le jour de l'accez, qu'on conteroît depuis le commencement de l'usage du remede pour le second acciez. Et pour faire une prediction encore plus juste, l'experience m'a appris, que quand la fièvre doit finir en ce temps-là l'accez qui suit les premieres prises du remede est toujours different de celui qui en a precedé l'usage; qu'il est par fois plus long, mais souvent plus court; qu'il prend à d'autres heures qu'il n'avoit fait auparavant; ou que les accidents qui l'accompagnent sont differentes de ceux des autres acciez: alors on peut dire comme indubitablement que celui-cy sera le dernier, ou que celui qui le suivra ne sera s'il faut ainsi dire que l'ombre d'une fièvre. Ces changemens font voir que le levain de la fièvre est emporté par le remede, au lieu que s'ils n'arrivoient pas, ou qu'ils



fuissent fort mediocres, on pourroit conclure de là que ce levain ne seroit pas encore surmonté, & qu'il seroit à propos d'augmenter la force du remede, ou d'en multiplier les prises pour éviter le retour de quelques accez qui seroient pourtant en fort petit nombre, quand même on ne changeroit rien à l'usage du remede.

Pour ce qui est des fièvres continues, il est constant qu'elles demandent encor plus de circonspection que les fièvres intermittentes : il faut suivant les ordres de la bonne medecine avoir suffisamment satisfait aux regles generales, tant à l'égard de la saignée & de la purgation que des autres remedes qui se pratiquent en telles occasions : en un mot, ce sera apres que le malade y aura esté bien préparé, & que la plus grande violence de la fièvre sera éteinte. En ce cas je puis assurer que ce remede appaisera

apaisera insensiblement la fermentation des humeurs.

Il faut pour cela le donner dans le plus grand relasche de la fièvre en plus petite quantité & à moins de reprises si l'infusion est forte, plus frequemment & en plus grande doze si l'infusion est foible, si le vin a bouilly, s'il est temperé avec quelque liqueur convenable, ou si l'infusion n'est faite qu'avec de la tisanne ou de leau. C'est aussi dans les fièvres continües de même que dans les intermittentes qu'on se sert tres - utilement de la liqueur ou entre le Laudanum, lorsque les redoublemens ou les accez sont violens, & qu'il s'agit d'apaiser la grande fermentation qui en est la cause; observant sur tout les précautions qui ont déjà esté touchées, & qu'on laisse à la prudence du Medecin. Car pour le dire une fois pour toutes, ce remede ne demande pas moins que

E

les autres la conduite d'un Medecin habile, qui le doit regler dans toutes les fièvres, & principalement dans les continües.

Il reste encore à parler de l'usage du remede dans les fièvres accidentelles, au rang desquelles je mets d'abord les fièvres lentes. L'experience a appris que le remede agit sur elles comme sur les autres, pourveu qu'elles ne soient pas trop inveterées, ou qu'elles ne dependent pas d'un vice considerable de quelque partie principale; en ce cas il y a peu ou point de remede; on n'en doit attendre que dans celles qui sont dans leur commencement, & qui ont encore du rapport avec les autres fièvres par leurs redoublemens periodiques, ou par d'autres signes qui marquent que la fièvre fait moins d'impression sur les parties que sur les humeurs.

En cette occasion l'on usera du

remède à peu près de la même manière que j'ay dit pour les fièvres continues, & quand par ce moyen la fermentation sera appaisée, ou du moins fort diminuée, les remèdes qui ostent la matière des obstructions & la cause éloignée de la fièvre, agiront incomparablement mieux & avec plus de sûreté.

Dans les fièvres qui accompagnent le dépôt de quelques humeurs sur des parties, il est certain que le propre du remède étant d'empêcher & de refondre la coagulation des humeurs, & de leur redonner leur premier mouvement, il dégagera la partie du poids qui l'opprime, & détournera le cours de ce qui s'y porte, & en même temps il fera cesser l'ébullition des humeurs, ou du moins il y contribuera beaucoup avec le secours des autres remèdes.

Enfin le même remède ne man-



quera pas à produire son effet dans les fièvres malignes, ou le ferment acide domine plus que dans toutes les autres, comme les accidens le font voir à ceux qui y font réflexion : il dissipera & écartera ce mauvais levain, & avec l'aide des cardiaux & des spécifiques ordinaires, il le fera transpirer ou passer par les voyes que la nature luy fournira.

Mais pour ne rien oster au remede de son pouvoir, il a encore cecy de particulier, suivant ce que l'experience a appris plusieurs fois, qu'il emporte d'ordinaire la plus grande partie des accidens qui accompagnent les fièvres, comme sont les gonflemens & les tensions douloureuses du bas ventre ; les embarras du foye & de la rate & d'autres parties ; les pertes d'appetit ; les indigestions ; les flux de ventre ; & autres desordres qui se trouveront entierement dissipez dans



le même temps de la guérison de la fièvre : ce qui ne sera pas difficile à concevoir, quand on fera encore reflexion sur les qualitez de ce remede ; puisque par son amertume, par son austerité, & par son astriction, il doit resserrer & fortifier toutes les fibres des parties, & leur donner assez de vigueur pour rejeter tout ce qui leur est étranger, en même temps que par sa faculté deterfivè & aperitive, il emporte toutes les matieres d'obstruction, tantost par un endroit tantost par un autre, selon les differens mouvemens de la nature.

Pour finir l'usage de ce remede, il faut encore dire quelque chose des autres manieres de le donner. Si on veut donner le Quinquina en teinture, en bol, ou en extrait, il le faut faire prendre dans le même temps que je l'ay dit au sujet des fièvres intermittentes, à moins que dans une fièvre peu considerable

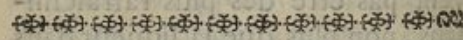
& dans un bon sujet , on ne se veuille contenter de le donner cinq ou six jours de suite , une fois seulement par jour , dans le temps de l'intermission , & s'en tenir là pour épargner la délicatesse du goût du malade. Il arrive souvent qu'il guérit sans en prendre davantage. Ainsi par exemple la teinture étant donnée à chaque fois par cuillérées, la poudre par demy dragmes, ou l'extrait encore en moindre quantité , on satisfait bien plus le malade. Loin de mépriser cette pratique je l'étimerois davantage, si elle étoit aussi assurée que celle ou on donne le remède plus fréquemment & en plus grande quantité.

L'ajouteray encor un mot au sujet des purgatifs dont on se doit servir apres la guérison de la fièvre. Il faut les donner peu de jours apres , lors qu'on est assuré que la fermentation est entieremēt étein-

te , ou si on les veut donner aussitost apres la guerison , il faut qu'ils soient pris avec l'infusion du Quinquina, si on les donne en bruvage ; ou avec la poudre ou l'extrait , si on les donne en bol ou autrement. Il est aussi à observer qu'ils ne doivent pas être des plus rafraichissans , non plus que la liqueur dans laquelle on les donne comme la casse ou le petit lait ; &c. ny donnez dans une grande quantité de bruvage , de peur d'oster trop tost le caractere du remede imprimé dans le sang. Il est encore à propos pour la même raison de donner ces purgatifs en petite doze , & les donner plus frequemment, comme tous les jours ou de deux jours l'un , pour emporter peu à peu les mauvaises humeurs, sans toucher aux bonnes qui sont empreintes de la vertu du remede.

Cependant si on veut en même temps satisfaire le goust ou l'incli-

clination du malade, & agir avec plus de feureté, on peut faire prendre ces remèdes de cette manière, mais les donner plus fréquemment, ou à peu près comme ceux qu'on donne en bruvage pour en avoir le même effet.



## R E S P O N S E S

*aux objections contre  
le Remède.*

C'E que je viens de dire des vertus de ce remède ne seroit pas assez bien établi, si je ne répondois aux objections qu'on peut faire, lesquelles j'éteront d'abord des scrupules, dans l'esprit de ceux qui n'auront pas encore un parfait usage du Quinquina.

La première objection leur pourra faire plus de peine que les autres. Que devient dira-t-on, toute



la matiere des fièvres, quand le remede ne fait aucune évacuation sensible : ne doit-t'on pas craindre que cette matiere ne se rallume, ou qu'elle ne fasse de nouveaux desordres, pires quelquefois que les premiers ? Elle est fixée ou précipitée pour un temps ; mais elle n'est pas évacuée, & ce qui en demeure sert de levain pour produire de nouvelles fermentations : ainsi ce n'est qu'une guérison imparfaite, ou plutôt une suspension de fièvre qui est sujete au retour.

Pour répondre, il ne faut que consulter l'expérience & la raison. La premiere fait voir en tous ceux qui usent de ce remede, de la maniere que je l'ay dit, tout le contraire de ce qu'on apprehende ; puis qu'il y en a très-peu qui ne soient guéris sans retour & sans aucuns accidens.

La seconde appuyra encore fortement ces experiences ; elle est



fondée sur la vertu du remede, & sur les mouvemens ordinaires de la nature. Bien loin que le remede ait des facultez qui fixent ou qui precipitent & retiennent les humeurs, il en a de tout opposées comme je l'ay fait voir. Il dissout & dissipe le levain des fièvres, & en même temps il ouvre les passages & les conduits; en suite de quoy la nature pousse aisément la matiere du levain, & les humeurs par des voyes qu'elle seule sçait trouver; soit par le ventre, soit par les urines ou les sueurs, ou seulement par la transpiration, selon que cette matiere est ou plus terrestre & plus grossiere, ou plus déliée & subtile; à quoy la nature peut-être aidée par quelques remedes qui tendent à la fin qu'elle se propose, sur tout lorsque la fermentation de la fièvre est entièrement éteinte, & qu'il n'y a plus qu'à vuider la matiere qui la produisoit.

Ajoutez à cela, pour satisfaire ceux qui ne sont pas contens, s'ils ne voyent des évacuations qui frappent leurs sens, que souvent il n'y a pas tant de matiere à évacuër qu'on se persuade, & que quand la fermentation des humeurs est cessée la plus grande partie de ces humeurs se tempere & se rectifie par la nature même qui en fait alors un bon usage. Et c'est en cette occasion qu'on peut dire que le ferment des fièvres, en quelque petite quantité qu'il puisse estre, n'altère pas seulement toutes les humeurs, mais aussi tous les alimens qu'on donne au malade, & qu'au contraire ce ferment estant éteint, la corruption de ces mêmes humeurs & de ces alimens cesse : la nature chasse hors du corps ce qui luy nuit ; elle corrige le reste, & le fait servir au restablissement de la santé ; au lieu qu'auparavant tout tendoit à sa destruction.

Je n'en veux pas d'autre exemple que celui de quantité de gens qui n'usant d'aucuns remèdes ne laissent pas après des accès ou des redoublemens très-violents, de se trouver tout d'un coup guéris de la fièvre, sans qu'il se fasse ny par la nature ny par l'art aucune évacuation sensible, & sans qu'il en arrive de mauvaises suites.

On peut dire encore contre cette objection, que si les autres remèdes qu'on emploie ordinairement pour la guérison des fièvres ne fixent pas les humeurs comme on prétend que celui-ci fait, ils ont des effets beaucoup plus mauvais lors qu'ils sont trop souvent réitérés : les forces s'épuisent, l'action de l'estomach & des autres parties s'affoiblit, les digestions demeurent imparfaites, & ainsi il se fait une continuelle génération de mauvaises humeurs, ce qui entretient souvent la cause des fièvres  
plus

plus qu'il ne la détruit ; au lieu qu'ayant recours à ce remède on évite tout d'un coup tous ces inconvéniens, sans qu'il y ait aucune raison de dire que dans la suite il laisse de méchantes impressions, & qu'on se ressent tost ou tard de cette pratique. C'est une accusation sans fondement, & qui se pourroit plus légitimement rejeter sur plusieurs autres remèdes. l'en reviens donc pour conclusion à la seule expérience : elle fera voir à tous ceux qui se serviront comme il faut du Quinquina, & qui agiront de bonne foy, qu'on ne luy doit pas attribuer ce que d'autres causes auront pu produire, soit qu'il en faille accuser le dérèglement du malade, ou s'en prendre à des maladies toutes nouvelles, ou enfin à la négligence qu'on a de prévenir des

F



fuîtes qui auroient paru apres tout autre remede que celui - cy , & peut-estre avec plus de danger & de violence. C'est ce qu'il faut empescher par tous les autres secours de la medecine ; car on ne pretend pas agir icy en empyrique , qui donne tout à sa drogüe , qui la fait servir à tout , & qui méprise tout le reste & toutes les regles. On ne pretend pas non plus qu'il n'y ait point de fièvres dont les accidens obligent à mettre beaucoup d'autres remedes en usage devant & apres celui-cy ; ou qu'il n'y en ait quelques unes ou il ne trouve pas sa place , & ou on est toujours obligé d'avoir recours aux remedes ordinaires , sans s'écarter des regles generales établies depuis si long-temps & avec tant de raison , avec lesquelles le remede s'accorde aisément , bien loin de



les renverser & de les détruire.

La seconde objection ne demande pas moins une réponse que la précédente. On dira que le remède est chaud, que le plus souvent il est donné dans du vin, & qu'en un mot c'est mettre du feu sur du feu, & courir risque d'augmenter la fièvre plutôt que de la diminuer. Mais s'il est aisé de répondre à cette objection.

Premièrement, si on consulte la seule expérience, on trouvera que tous les remèdes qu'elle a mis en usage pour la guérison des fièvres & qui sont appelez des spécifiques, ont autant ou plus de degrez de chaleur que celui-cy. Et il n'en faut pas douter que les Auteurs de ces remèdes n'aient fondé leur expérience sur la raison même, & qu'ils n'aient prétendu que cette chaleur étoit

necessaire pour refondre & pour  
dissiper la cause de la fièvre ; que  
la fièvre même étoit l'instrument,  
s'il faut ainsi dire , dont la natu-  
re se servoit pour la cuisson de la  
matiere des fièvres ; que la meil-  
leure crise des fièvres étoit la trās-  
piration ou la sueur, & qu'on ne la  
procuroit que par des remedes  
cōposez de parties subtiles & acti-  
ves , & par consequent de qua-  
lité chaude ; que bien souvent l'a-  
bus des remedes rafraichissans em-  
peschoit la parfaite effervescen-  
ce des humeurs, qui conduit à l'é-  
vaporation & à la dissipation de  
la matiere fiévreuse , au lieu que  
les remedes modérément chauds  
vont à sa coction & à son expulsio.  
C'est dans cette veüe qu'un des  
plus celebres Auteurs de l'anti-  
quité dit fort bien , que la cha-  
leur étant augmentée par les re-  
medes , on doit esperer un plus

grand relasche, & une plus prompte guerison! & qu'il est quelquefois de la prudence d'un habile Medecin d'augmenter même le mal & le feu des fièvres, parce que si le remede ne guerit pas sur le champ le mal présent, il peut empescher celui qui est à venir.

En second lieu pour appliquer en particulier ces raisons au Quinquina, j'ay déjà dit que sa chaleur étoit plus modérée que celle de beaucoup d'autres remedes: ses autres qualitez, son amertume, son aspreté, sont aussi fort temperées, & c'est par ces qualitez qu'on nomme secondes qu'on juge des premieres qui sont la chaleur &c. Mais pour dire ingenuement ce qu'on pense sur cette qualité du remede, il suffit, quel qu'il puisse être, qu'il éteint & resout un ferment, dont l'impression sur

les parties est bien plus à craindre que celle que pourroit faire le remede.

Mais il est si vray qu'il ne fait aucune impression de chaleur, qu'on pourroit alleguer des exemples de personnes qui ont pris tous les jours pendant plusieurs mois du Quinquina sans se plaindre ny se sentir d'aucun excez de chaleur ; mais l'exemple de la guérison des fièvres suffira pour tous les autres , puis qu'il n'y a pas d'apparence qu'un remede augmente la chaleur d'une fièvre qu'il est sur le point d'éteindre.

Quoy qu'il en soit, il est constant que quelque autre remede qu'on employe pour la guérison des fièvres, elles ne laissent pas souvent de durer fort longtemps, d'échauffer & de dessécher les parties, & de produire les ac-

cidens fascheux qui ne sont que trop connus.

On peut donc conclurre de là que le veritable remede des fièvres de quelque qualité qu'il soit est celuy qui peut tout d'un coup oster la fermentation qui les cause, au lieu que les remedes qui ne guerissent pas toûjours, quoy qu'avec des qualitez contraires en apparence à cette chaleur étrangere, ne sont que des remedes par accident, qui vont plutôt à détruire les effers de la fermentation que la fermentation même.

Mais peut-être qu'on craint davantage la chaleur du vin avec lequel on donne le Quinquina que celle du Quinquina même. Sans en alleguer le sentiment des plus grands hommes de l'antiquité qui ordonnoient le vin dans toutes les fièvres, & même les plus ardentes, & dans celles qui étoient



accompagnées des plus fâcheux accidens ; je diray seulement que celui-cy ayant servy à tirer la teinture des autres drogues , à perdu la plus grande partie de sa force ; qu'on le peut faire bouillir , ou y infuser à chaud le remède pour ôster une partie de ses esprits ; qu'on peut le temperer avec des tisanes ou avec des eaux convenables ; ou enfin pour lever tout scrupule qu'on peut le donner en plusieurs autres manieres qu'avec le vin ; & que même le Quinquina communique assez de vertu à des tisannes , ou à l'eau toute pure , pour n'être pas pris inutilement de la façon la plus simple & la plus aisée qu'on le puisse prendre.

On dira enfin que la fièvre se trouve sujette au retour , ce qui fait voir que la cause n'en est pas emportée par ce remède. Je ne

sçay pas si ceux qui feront cette objection en auront donné ou pris de la maniere que je l'ay dit; mais je sçay bien que sans une tres-méchante disposition du malade, ou sans les erreurs qu'on pourra commettre en donnant le Quinquina, les retours de fièvres seront tres-rares. Ceux qui faute d'experiance en douteront, se rendront peut-être à la réponse que j'ay faite contre la premiere objection; pour montrer que par ce remede la cause des fièvres est dissipée, & que leur levain est détruit; de sorte que s'il y a du retour, on peut dire que c'est un nouveau levain qui produit une nouvelle fièvre. Mais quand il y auroit des retours de fièvres, le pis qu'il en puisse arriver pour en être entierement délivré, est de prendre encore une fois du remede, & même en .

moindre quantité ; car de se vouloir persuader qu'une fièvre qui reviendra au bout de quelques mois , soit encore un reste de la précédente, c'est vouloir se tromper soy même. Le remède pris pendant quelque temps , a eu le loisir de détruire tout le ferment, & s'il en étoit resté, les changemens qui arrivent de jour en jour, & les mouvemens continuels des humeurs qui roulent incessamment dans le corps, acheveroient de le changer ou de l'emporter, en sorte que ces retours viendroient bien moins de quelque levain qui seroit caché en quelque endroit , que de ceux qui renaîtroient par de nouvelles occasions. Mais supposé ces retours, ne vaudroit-il pas toujours mieux que la fièvre se partageast en deux temps , & qu'elle laissast au malade des intervalles favorables

pour reprendre ses forces , que de n'avoir aucun relasche pendant tout le temps que la fièvre ne cede point à tous les autres remedes : Ces autres remedes apres tout n'exemptent pas de retour , & ne sont pas d'un usage plus facile ny plus assuré.

Ce sont les objections que j'ay cru que l'on me feroit. Je ne doute point qu'on ne s'en puisse imaginer d'autres ; mais si avant que de les former on veut bien faire l'épreuve de ce remede suivant les préceptes que j'ay donnez , je suis persuadé que le bon succez préviendra ces objections, & empêchera qu'on ne se donne la peine de les proposer. Quant à moy je n'ay pas tant fait mes experiences sur le raisonnement , que mes raisonnemens sur l'experience.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'usage du Quinquina dans tou-

tes les fièvres. Je pourrois peut-être assurer par les mêmes raisons que j'ay avancées en parlant des fermentations des fièvres, qu'il est propre en general à détruire, ou à empêcher une partie des autres fermentations qui produisent d'autres maladies, & sur tout celles qui dépendent de l'excez des sucres aigres qui prédominent souvent sur tous les autres; ce qui s'étend bien loin dans la Médecine, puisque quantité de maladies prennent leur origine de ces mauvais levains. Il n'en faut pas d'autres exemples que les affections hypocondriaques & hysteriques qui sont fort connues sous le nom de vapeurs, dans lesquelles c'est un très bon remède comme l'expérience l'a souvent fait voir.

Il est donc aisé de s'imaginer qu'encore que jusqu'à présent on  
n'ait



n'ait employé le Quinquina que contre les fièvres, il peut-être destiné par la nature à d'autres usages très-salutaires dont on n'a pas encore fait épreuve; ce que l'on peut faire aisément, puis qu'on ne court aucun risque avec un remède qui n'a aucune qualité nuisible. Et si les épreuves confirmoient cette pensée, on pourroit conclure de là, que plusieurs maladies ne different pas tant dans leurs causes que dans leurs effets, & que si un remède étoit propre indifferemment à ces maladies, il seroit à supposer qu'il agiroit en détruisant par tout une même cause, laquelle produiroit de differens effets, selon les sujets qu'elle rencontreroit. Quoy qu'il en soit, on peut assurer par ce qui nous est seulement connu de ce remède que la nature n'en a guere produit de plus excellent.

G

Si on faisoit de nouvelles découvertes aussi utiles que celle-cy, sur le sujet des remèdes qui peuvent servir à d'autres maladies, on ne mériteroit pas les reproches que la nature nous peut faire justement, de ce qu'on néglige de connoître les vertus & les propriétés de ses ouvrages.

**F I N**



